

740.4
p929 m

DE

L'UTILITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

DU DESSIN,

Pour la Classe Ouvrière.

Lecture faite devant le Club National de St.
Hyacinthe, le 16 Janvier 1879.

PAR M. PREVOST,

PROFESSEUR DE

L'Ecole des Beaux - Arts,

DE

ST. HYACINTHE.

DE
L'UTILITÉ DE L'ENSEIGNEMENT
DU DESSIN,
Pour la Classe Ouvrière.

Lecture faite devant le Club National de St.
Hyacinthe, le 16 Janvier 1879.

PAR M. PREVOST,

PROFESSEUR DE

L'Ecole des Beaux - Arts,

DE

ST. HYACINTHE.

EXHIBIT 1000
1000-1000

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESSIEURS,

Je n'ai pas pas la prétention de vous présenter sur le sujet qui fait aujourd'hui l'objet de cette lecture, ni une page de littérature, ni l'attrait qui s'attache au développement de quelque fait important appartenant à une grande époque de notre histoire ; je n'ai pas à vous raconter les exploits de quelque grand capitaine ou ceux d'un de ces explorateurs célèbres, dont la vie est émaillée de périls et de dangers sans nombre. Non, Messieurs, mon sujet ne me permettra pas d'atteindre ces hauteurs, où l'imagination se plaît et s'égare avec tant de charme et où l'on conduit le lecteur dans un dédale de plis et de replis intéressants et émouvants ; non, mon but est simplement de vous donner quelques pages prises au hasard et un peu partout sur l'utilité de l'enseignement du dessin, art qui a le double attrait de "l'utile et de l'agréable" !

Qui oserait en effet, Messieurs, lui contester ce double titre ? Son utilité, je la constate à chaque instant et dans toutes les professions ; il est utile à tous les corps de métier et il n'en est pas un seul, j'ose l'affirmer, qui puisse dire : "je puis me passer du dessin ?" C'est lui, qui nous permet de retracer avec exactitude les images qui s'offrent à notre vue, ou les conceptions mécaniques ou autres qu'élabore notre imagination. Le dessin est l'art de rendre notre

pensée, de la perfectionner même, de la rendre exécutable, et pour vous démontrer cet avancé je n'irai pas chercher bien loin les exemples qui me sont nécessaires, non, je les prendrai autour de moi, dans les occupations journalières qui incombent chaque jour à chacun de vous : soit que vous ayez le marteau, la lime ou le rabot à la main, je veux vous prouver que sans le secours du dessin vous ne pouvez pas arriver à bien et que sans lui l'on ne possède pas le mérite et la partie intellectuelle de sa propre profession !

L'homme, Messieurs, ne doit pas être un instrument ou simplement l'exécuteur du travail que peut faire une machine ; en lui donnant l'intelligence, le créateur a plus exigé de lui, son rôle est plus grand et plus sublime que celui qui appartient au travail inconscient : à n'importe quelle profession l'on appartienne, n'importe l'ouvrage que l'on accomplisse l'on doit toujours agir avec le secours de son intelligence, car ce n'est qu'avec cet auxiliaire indispensable que nous arrivons à bien faire, c'est-à-dire, à l'amélioration, au progrès vers lequel un courant irrésistible nous pousse, je dirai plus, entraîne chacun de nous dans la mesure de nos forces.

Oh ! Le progrès, Messieurs, est une loi de la nature à laquelle nous ne pouvons, ni ne devons nous soustraire, son attraction est une pente naturelle que nous devons suivre.

Maintenant, Messieurs, si nous voulons raisonner le progrès ; ce travail incessant de l'intelligence humaine, si nous voulons savoir comment l'on arrive à lui donner une vie matérielle, si nous cherchons l'auxiliaire qui lui est indispensable, nous ne le trouvons encore que dans le dessin ; c'est par lui qu'il se réalise, qu'il se perfectionne en redressant pour ainsi dire les écarts que notre imagination peut commettre ; il nous montre ce qui est pratique et ce qui ne l'est pas ; pour bien vous faire rentrer dans le fond de ma

pensée, je supposerai que vous ayez dans votre imagination l'exécution d'une machine quelconque, vous vous en représentez le fonctionnement d'une manière mentale et vous croyez avoir fait une belle découverte, le moment critique est là, vous voulez faire exécuter cette machine, comment allez-vous vous y prendre ? allez-vous vous rendre auprès d'un constructeur mécanicien et lui dire : M. J'ai dans le cerveau le plan d'une machine devant fonctionner de telle et telle manière et devant produire tels et tels résultats, je voudrais que vous m'en fissiez faire une dans ces conditions ? Inévitablement vous recevriez cette réponse : Monsieur, si vous avez votre plan dans la tête, mettez-le sur le papier et je vous la ferai faire !

Il est donc indispensable, que toute conception de notre intelligence soit accompagnée du tableau qui la transcrit, la rend saisissable, intelligible et susceptible d'être étudiée et raisonnée.

Voilà, Messieurs, l'avantage que présente l'art du dessin, il communique les secrets de notre intelligence ; j'en puis ajouter encore pour vous rendre la chose tout-à-fait accessible et m'adressant directement à vous qui me prêtez dans ce moment-ci une bienveillante attention, quel est celui de vous auquel il n'est pas arrivé ce fait résultant de la conversation usuelle : vous rencontrez un ami, une personne avec laquelle vous avez à faire, vous racontez l'explication d'un fait matériel qui a frappé votre imagination, immédiatement et comme instinctivement pour mieux faire comprendre l'objet ou la chose en question vous prenez votre crayon pour en dessiner la forme et les détails ; le moins expérimenté de vous dans l'art du dessin a fait cela cent fois et est à même de le faire encore tous les jours, et pourtant souvent quel dessin ? beaucoup pourraient être comparés à celui que traçait un jour un Vatel quelconque qui voulant absolument montrer un coq derrière une maison avait été obligé de faire le coq plus gros que la maison.

Cette nécessité du dessin, Messieurs, je la trouve partout et si vous en voulez une preuve encore, je puis vous la fournir, vous qui êtes menuisiers, fabricants de meubles, peu importe, si on vous présente le plan d'un meuble quelconque, je dis, qu'il vous est impossible de l'exécuter conforme, si vous ne comprenez pas les secrets de l'art du dessin ou, alors il vous faudra quelqu'un derrière vous pour vous expliquer que telle chose représente un ornement, une moulure faite de telle et telle manière ; voilà, où en est réduit celui qui ignore le dessin, l'entrepreneur ne comprend pas ou comprend mal l'exécution de la bâtisse qu'il a à faire et le mécanicien est incapable de marcher dans la voie de l'amélioration et du progrès !

Mais, Messieurs, cet enseignement du dessin dont j'ai cherché à vous démontrer l'utilité au point de vue individuel, acquiert encore une toute autre importance au point de vue collectif. Dix, cent, mille individus qui connaissent le dessin, tout en étant pour chacun d'eux une connaissance utile, cela n'est rien par rapport à la masse toute entière d'un peuple : ce qui élève le niveau intellectuel d'une nation, ce n'est pas le degré de plus ou moins de science que peuvent posséder mille privilégiés, mais bien celui que possède sa masse. Si un peuple par exemple à 80 pour cent de sa population instruite, j'ose affirmer qu'il est supérieur, sous tous les rapports et dans toutes les branches à celui qui n'en a que 25 ou 30 pour cent et ce qui paraît donner une certitude complète à cet égard, c'est que tous les gouvernements aujourd'hui semblent vouloir donner à l'instruction, quelque'elle soit, une impulsion inconnue jusqu'à ce jour ; ils ont compris que l'instruction du peuple est maintenant la base, je devrais dire, le pivot, qui supporte la prospérité, la richesse et la grandeur des nations ! Sans l'instruction, un peuple n'est rien et ne compte pour ainsi dire pas dans le congrès des puissances ; c'est un Caffre, un Lapon ou un Hottentot dont on

voit seulement le nom inscrit sur les cartes de géographie.

Mais, le peuple instruit, Messieurs, ah, celui-là a une autre destinée, la masse des individus qui forme son homogénéité a sans cesse l'esprit et l'intelligence tournée vers le progrès, comme le navigateur a l'œil fixé sur l'étoile polaire.

Où pourrai-je trouver un plus bel exemple de ce que peut l'instruction chez un peuple, que chez le peuple américain qui grandit et prospère à vos portes ? d'où partent aujourd'hui presque toutes les grandes découvertes, si ce n'est des Etats-Unis, et je ne saurais en trouver la cause que dans le degré d'instruction que possède ce peuple, nul ne me paraît en avoir mieux compris l'utilité et n'en avoir mieux ressenti les heureux effets ; peuple tout à la fois riche, industriel et industrieux, cet infatigable chercheur du progrès a su conquérir dans l'espace de peu d'années la première place parmi les nations, comme l'Angleterre, la France et l'Allemagne, il étale au grand jour sa force imposante, forge ses armes, fond ses canons et montre aux vieilles nations ce que peuvent la hardiesse et l'énergie fécondées par l'instruction et la liberté !

Je suis aussi, Messieurs, naturellement conduit en suivant la pente naturelle de mon sujet qui concorde en cette occasion avec celle de mes affections, de vous parler de mon pays, de cette France qui elle aussi a longtemps marché à la tête des nations par la merveilleuse diversité des aptitudes qui ont jadis porté si haut sa gloire et sa réputation. Quelle terre, en effet, a été plus féconde en grands hommes que la notre, à chaque pas nous nous heurtons contre le tombeau d'un grand homme, où à un monument impérissable de granit ou d'airain qui nous rappelle sa mémoire et ses hauts faits ; ici, c'est un guerrier célèbre, un Turenne, un Condé, un Lafayette, un Dumourier ; plus tard le grand Napoléon, plus tard encore

un Pélissier ou un Bugeau le conquérant de l'Algérie ; ici, c'est un jurisconsulte éminent, plus loin un sculpteur ou un peintre remarquable, un architecte immortel dans ses œuvres comme Lenôtre, la liste en serait longue, si je voulais tous vous les énumérer ; et comment après une énumération aussi brillante ne pas se croire à la tête de la civilisation et du progrès ?

Eh bien ! non ; si des étoiles éclatantes brillaient au firmament de notre ancienne mère patrie, je le constate ici avec douleur, la France sommeillait, son peuple était endormi dans le paisible repos de l'ignorance ! Un jour la tempête a soufflé, l'ouragan furieux s'est déchainé, la foudre a accompli son châtiment, châtiment terrible, dix-huit ans préparé par la tyrannie d'un César dont le peuple a été l'holocauste.

Mais aujourd'hui, Messieurs, l'heure du réveil semble avoir sonné pour cette grande nation, tous se sont mis à l'œuvre, individus comme gouvernement ; l'instruction se propage de toutes parts avec fureur, nos villes et nos campagnes regorgent d'institutions, de bibliothèques populaires, d'écoles des arts, d'écoles d'agriculture, d'écoles de dessin, d'écoles des arts et métiers etc., etc.

Ah ! l'on voit maintenant un peuple qui se réveille et que l'on veut instruire et les heureux effets de ce système n'ont pas été sans se faire déjà sentir.

La supériorité de l'ouvrier Français se manifeste d'une manière éclatante dans plusieurs branches, mais surtout dans celle qui forme justement l'objet de mon sujet, c'est à-dire le dessin ; peut-être serez-vous un peu surpris d'apprendre que depuis quelques années l'Angleterre cherche à nous enlever les meilleurs dessinateurs de nos grandes fabriques d'impression de Mulhouse et des Vosges, c'est qu'elle reconnaît que pour cet article elle est incapable de lutter avec nous sous le rapport du goût, du fini et de la variété des dessins. Je puis encore Messieurs, vous citer une autre supériorité de l'ouvrier dessinateur français, c'est celle de la

peinture sur émail et sur porcelaine, je désirerais que chacun de vous eut l'occasion de visiter ces grandes et magnifiques fabriques de porcelaine de Limoges, comme je l'ai eue, vous vous convaincriez alors du rôle important que joue l'enseignement du dessin dans l'industrie, vous verriez là le petit garçon ou la petite fille depuis l'âge le plus tendre, peignant de leurs doigts délicats et enfantins une petite fleur, une pensée, une rose sur un petit vase à filets dorés que vous achetez 5 centins, vous verriez aussi la jeune fille et le jeune homme dont le talent commence à se révéler, vous y verriez encore le grand artiste qui avec une potiche, un vase brut valant un écu à peine lui fait atteindre rien que par le seul fait de son mérite, une valeur de \$300 et quelquefois plus. J'ajoute encore un dernier fait :

Depuis les malheurs qui nous ont ravi l'Alsace et la Lorraine, ces deux provinces sœurs, pour les annexer à la Prusse, je me rappelle avoir lu, il y a quelques années qu'en plein parlement Prussien un député de leva pour demander à ce que des droits protecteurs fussent perçus sur tous les objets d'art et de goût que fabriquaient les usines D'Hayange et de Stiring et savez-vous comment M. de Windell directeur de ces magnifiques fonderies leur donna satisfaction ?

Il transporta ni plus ni moins ses usines sises sur la rive droite de la Moselle qui était Prussienne, sur la rive gauche qui était Française !

Je pourrais, Messieurs, ajouter d'autres faits à ceux que je viens de vous mentionner pour vous prouver la supériorité de l'ouvrier Français dans bien des branches et se rattachant à la connaissance qu'il a du dessin ; mais je crois que la chose serait superflue. Nous allons maintenant chercher à quelle cause attribuer ce résultat, car à tout effet il faut une cause.

Vous n'admettez pas, je suppose, que tous ces travailleurs naissent avec cette prédestination et que

le génie du dessin a présidé à leur venue dans ce bas monde ; cette hypothèse ne vous arrêtera pas j'en suis convaincu ; mais vous la chercherez j'en suis certain, là où elle est réellement, c'est-à-dire dans nos écoles de dessin, là, où chacun acquiert et développe selon des proportions plus ou moins heureuses ses aptitudes, et quand je vous citais, il n'y a qu'un instant, la magnifique industrie de cette grande ville de Limoges, dont les produits sont exportés et sans rivaux sur tous les marchés du monde, savez-vous quels soins et quels sacrifices l'on s'impose pour maintenir l'industrie et les arts de cette ville au premier rang ? Eh bien ! je puis vous le dire, ce n'est point le gouvernement seul qui subventionne ses écoles des arts et de dessin au nombre de six aujourd'hui, mais bien elle-même, en allouant tous les ans sur son budget municipal une somme de 30 mille francs pour leur entretien, c'est plus probablement que ne reçoivent toutes les écoles de la Province de Québec.

Et ces sacrifices énormes ne sont pas stériles, Messieurs, car toutes ces écoles réunies enseignent l'art du dessin sous toutes ses formes, la sculpture et le modelage à plus de 1,500 élèves, voilà les faits, Messieurs, et à côté les résultats obtenus !

Et tous parlent d'une manière plus éloquente que je ne pourrais le faire, ici, en faveur des écoles de dessin populaires, où, tous acquièrent cet art si utile et agréable ; l'un y devient un peintre de mérite, l'autre un architecte dans sa profession, l'autre un mécanicien ingénieux et tous sont utiles à leur pays et concourent à en augmenter la réputation et le prestige.

Je croirais ne pas être complet dans cette lecture si, je ne vous signalais un danger qui cessera pourtant d'en être un le jour où vous le voudrez ; je veux parler de ce grand peuple Américain qui menace vos frontières, non point par les armes qui traînent à

leur suite le cliquetis et les tonnères de la bataille, mais par celles de son travail et de son intelligence, ce peuple grand, sans cesse dans l'enfantement et le travail cherche à vous envahir, c'est-à-dire, à importer sur votre sol ses améliorations et ses progrès sans nombre pour en retour en exporter votre argent, voilà je crois, le danger qui vous menace et contre lequel vous avez besoin de réagir, si vous ne voulez succomber et devenir la proie commerciale de votre grand voisin ; mais, si le danger vous menace, il est facile, aussi, de le conjurer ; au travail et à l'énergie, opposez le travail et l'énergie ; améliorez votre outillage, comme lui, cherchez, travaillez sans cesse, et croyez que ce sont là les meilleurs droits de douane à opposer à vos frontières !

Mais, comment arriver à ce résultat me direz-vous ? Comment améliorer, comment inventer, j'avouerai, et je vous accorderai qu'en effet cela est bien difficile sans le secours de l'art du dessin. Une très grande partie des ouvriers de cette ville travaille, je crois, dans les manufactures de chaussures ou dans des ateliers de machineries, eh bien ! vous qui êtes employés dans ces fabriques et qui maniez ou faites fonctionner chaque jour et toute la journée le même instrument ou la même machine, n'avez-vous jamais cherché à comprendre le mécanisme de celle que vous avez sans cesse sous les yeux et sous la main.

Pour moi, il est évident, sans que cela ait besoin d'une démonstration, qu'il n'y a pas un ouvrier sur cent, qui ne comprenne bien le mécanisme et le fonctionnement de l'appareil qui lui est confié, cela étant admis, j'adresserai encore cette question : ne vous est-il jamais venu à l'esprit que cette machine pourrait être modifiée de telle et telle manière, et qu'avec tel changement, telle modification l'on obtiendrait un résultat bien plus satisfaisant, soit en améliorant sa régularité ou sa rapidité et en obtenant par là une plus grande somme de travail évi lem-

ment oui, et ce que je vous dis là est si vrai, que, quand une machine ne fonctionne pas avec toute la satisfaction qu'elle doit donner vous vous en apercevez tout de suite et très souvent vous en connaissez la cause ! Mais les trois quarts du temps la machine reste ce qu'elle est, c'est-à-dire, ne donnant qu'une demie satisfaction et la cause, Messieurs, je la trouve encore dans le défaut de connaissance du dessin. L'on ne sait pas la reproduire et la raisonner sur le papier et l'on ne donne pas suite à ce que l'on pourrait faire de bon.

Je consacrerai, Messieurs, la seconde partie de ce travail à vous montrer qu'elles ont été les conséquences de l'art qui nous occupe en vous citant quelques exemples particuliers qui vous démontreront d'une manière évidente, je l'espère, l'importance que nous devons y attacher.

Un jour un homme vêtu de la blouse de travail de l'ouvrier, la tête enveloppée dans ses deux mains et accoudé sur le modeste établi d'un atelier paraissait plongé dans la plus profonde des méditations, près de lui étaient un crayon, une règle et un compas, ses yeux étaient fixés sur le papier qu'il avait devant lui et où se croisaient dans tous les sens une multitude de traits, traits qu'il effaçait et modifiait souvent ; cet homme ainsi absorbé paraissait chercher la solution de quelque grand problème, ce chercheur, Messieurs, n'était autre que l'ouvrier Jacquart, occupé à découvrir dans l'art du tissage, les améliorations qui devaient un jour rendre son nom immortel !

Dès l'âge de 12 ans, employé dans la boutique d'un fondeur en caractères typographiques et de reliure, il s'exerçait déjà à améliorer les outils qu'il avait dans les mains chaque jour, acquierant par là, ou pour mieux dire, développant la merveilleuse aptitude dont il était doué.

Je ne rentrerai pas, ici, Messieurs, dans les nombreux déboires qui assaillirent Jacquart dans les débuts de sa glorieuse carrière, ce n'est pas un panégéri-

que que j'ai entrepris, mais simplement de vous démontrer ce que peut faire de nous le travail secondé par l'énergie. Ce n'est pour ainsi dire qu'en 1801 que Jacquart commença à acquérir cette réputation qui augmenta dès lors rapidement, il avait alors 49 ans, et ce fut à cet âge relativement avancé qu'il construisit son premier modèle pour supprimer les lacs du métier à la tire," ce travail lui valut une médaille de bronze à l'exposition de l'industrie et il reçut en même temps une place au conservatoire des Arts et Métiers où il resta jusqu'en 1804, époque à laquelle il retourna à Lyon, sa ville natale, ce fut là, qu'il inventa la machine à faire le filet qui lui valut une grande médaille d'or de la société d'encouragement. La ville de Lyon, comprit toute l'importance qui s'attachait à une semblable découverte et pour conserver chez elle les avantages qui devaient en résulter, elle lui acheta son brevet moyennant une rente viagère de 3000 frs. et une prime de 50 francs par métier qui se construirait suivant sa méthode ; et dès 1812 la statistique nous apprend qu'il existait 18,000 de ses métiers dans la ville Lyon, lui créant ainsi un revenu de près d'un million de francs par année.

Mais, l'Angleterre, Messieurs toujours vigilante quand il s'agit de son commerce et de son industrie, chercha à l'attirer à elle et lui fit les plus brillantes promesses, mais l'ouvrier Jacquart refusa, ne voulant disait-il "travailler que pour son pays !

Si quelqu'un d'entre-vous, Messieurs, a été en France et visité cette grande ville manufacturière de Lyon, celui-là aura pu voir la magnifique statue en marbre blanc qui lui fut érigée en 1840 et apprendre qu'aujourd'hui plus de 100,000 ouvriers travaillent dans ses fabriques de soirées.

Voilà ce que peut quelquefois le simple ouvrier pour son pays, mais voilà aussi, ce qu'un pays fait pour l'un de ses enfants !

Je ne voudrais pas, Messieurs, trop multiplier les citations de ces exemples si nombreux sur le sol Français, pour ne pas alonger outre mesure les longueurs de cet entretien et vous faire mieux concevoir l'utilité qui s'attache au dessin et à son enseignement, mais malgré cela, je ne puis résister au désir que j'ai de vous faire connaître un autre personnage, qui, comme le précédent de simple ouvrier est aussi arrivé au plus haut degré de la fortune et des honneurs auxquels un citoyen puisse prétendre.

Il n'y a pas encore bien longtemps, vous avez eu l'avantage d'écouter une savante lecture faite par l'un des hommes les plus éminents de votre pays et marqué, permettez moi de le dire aussi, au sceau du génie, M. Honoré Fréchette ; dans son intéressante lecture le savant conférencier nous a montré sous tous ses traits la grande figure historique de George Washington, je ne vous cacherai pas que celui qui m'a le plus vivement frappé dans la vie de ce grand citoyen, c'est celui, où, ayant vaincu tous les obstacles, où maître absolu des destinées de son pays, ce grand citoyen, dis-je, non seulement ne songea pas à ceindre son front de la couronne des rois, mais même refusa avec une sorte de dédain l'offre qui lui en était faite.

Cet exemple, Messieurs, a peu d'imitateurs et sans vouloir établir un parallèle entre Washington et celui dont je me propose de vous entretenir, permettez-moi de vous dire qu'il y a pourtant entre les deux plusieurs traits de ressemblance sous le rapport du désintéressement comme vous allez le voir.

Christophe Philippe Oberkampf est le nom de mon héros. En 1859 arrivait à Paris, un jeune homme de 19 ans, fils d'un teinturier et n'ayant pour toute fortune qu'un petit capital de 600 francs, c'est avec cette faible ressource qu'il achète d'abord la chaumière d'un paysan à Jonv et y installe sa modeste fabrique qui n'occupait alors que trois ouvriers, l'un

était peintre, l'autre dessinateur et l'autre enfin tisserand et ce qui va vous étonner, Messieurs, c'est que ces trois ouvriers le père et le fils, et le saint esprit peut-être, comme dans le mystère de la sainte trinité, n'en faisaient qu'un, c'est-à-dire Oberkampf lui-même. Il remplissait donc tour à tour ces trois professions ce qui fait qu'à la fin de la semaine . . . n'avait aucun ouvrier à payer !

C'est dans ces conditions que commença Oberkampf l'immense fortune qu'il devait posséder un jour. Mais le talent perce toujours, bientôt ses toiles peintes acquirent une juste réputation, tant par la solidité que par l'élégance et par le goût qu'il mettait dans l'exécution de ses dessins, il dût bientôt songer à augmenter le personnel de son établissement et le porter à deux, puis à trois, en suivant la progression.

Une année à peine s'était écoulée, qu'environ 1,500 habitants étaient déjà venus se grouper autour de lui dans une contrée naguère encore déserte et marécageuse qu'il avait su rendre salubre par des procédés ingénieux.

Enfin les années s'écoulaient et la manufacture d'Oberkampf prenait des proportions d'extension considérable, il avait du laisser la chaumière et créer de vastes établissements. A peine la renommée commençait-elle à attirer sur lui les regards, que l'Angleterre chercha encore à se l'accaparer par de somptueuses promesses, espérant ainsi bénéficier de l'art de l'habile ouvrier dessinateur, mais Oberkampf refusa.

Toutes ses espérances étaient concentrées sur la population qui était venue se grouper près de lui, comme autour d'un protecteur, et c'était avec ces hommes qu'il voulait avoir la gloire de conquérir l'immortelle renommée qui s'attache à sa mémoire !

Louis XVI, voulant alors honorer celui qu'il appelait "l'auteur de ces miracles industriels", lui offrit un jour de lui conférer des titres de noblesse, mais,

comme Washington, l'ouvrier Oberkampf refusa cette haute faveur royale ; et là, Messieurs, ne se bornèrent pas ses refus ; plus tard, Napoléon lui offrit la dignité de Sénateur, l'ouvrier Oberkampf refusa encore, et ce fut senlement, quand le grand homme, visitant, un jour la manufacture de Jouy, que, détachant soudainement la croix qu'il portait sur la poitrine, et la lui remettant, Oberkampf se décida à accepter un honneur. L'empereur lui dit alors : vous, comme fondateur de Jouy et moi comme empereur, nous faisons une guerre acharnée aux Anglais. Vous, vous les battez avec l'industrie, moi, je les bats avec les armes, cependant il faut l'avouer votre manière vaut mieux que la mienne.

Voilà, Messieurs, où en était arrivé un simple ouvrier, sans autres ressources que celles de son génie qui puisait son origine dans l'art du dessin ; et ne semble-t-il pas que cette supériorité ne nous ait été léguée sans discontinuité jusqu'à ce jour, puisque, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le constater, nous sommes encore sans rivaux dans cette branche.

Si, j'allais fouiller dans nos galeries du Louvre et de Versailles, combien trouverai-je encore d'hommes de génie, qui n'ont dû leur immortelle renommée qu'aux arts seuls ; mais je sortirais du cercle que je me suis tracé et qui est seulement de vous prouver que non seulement le génie, même, n'a jamais pu se passer du dessin mais que ce n'est au contraire qu'avec son aide qu'il a pu atteindre les résultats merveilleux auquel il est arrivé.

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'étant dans cette grande ville que l'on se plaît à appeler la capitale de la science et des arts, Paris, je parcourais les immenses galeries de nos musées, là, j'y voyais, Messieurs, ce que l'intelligence et la science humaine ont produit de chef-d'œuvres d'arts de toutes sortes et ma pensée se rapportait aux auteurs eux-mêmes en voyant leurs œuvres, c'est-à-dire, ce que la mort et

l'oubli n'emportent pas avec eux ; je me rappelais leur vie, ce qu'ils avaient été, ce qu'ils avaient faits durant leur passage sur la terre ; ah ! je me le rappelle encore, quel singulier mélange, combien de points de départ différents pour arriver au même but, à l'immortalité ! Mais, si notre imagination s'envole quelquefois malgré nous, emportée par l'attrait de ces souvenirs, elle est aussi souvent ramenée aux choses d'ici-bas par les groupes nombreux de jeunes artistes, qui jaloux de la gloire de leurs ayeux viennent avec le pinceau, le burin ou le compas à la main étudier et chercher à imiter ce qu'ils ont produit, ici, c'est un sculpteur, qui, avec le marteau fait sauter en éclat le plus beau marbre Carrare et l'anime sous le souffle puissant de son génie ; plus loin c'est un peintre qui cherche à s'inspirer de Lepoussin, ou de Paul Véronaise, plus loin, c'est un architecte qui étudie les monuments remarquables que nous a léguée l'antiquité : il n'est point Messieurs, jusqu'à la jeune fille qui ne vienne bien, là, puiser ces inspirations qui souvent sont pour elle pour sa vieille mère infirme des moyens d'existence. Il y a là, une partie, croyez-le, des mystères de Paris ! Puisque je vous parle de la ville que Pascal en 1640 appelait "la grande ville", je ne puis m'empêcher encore de vous citer une école qui mérite de ma part une mention particulière, c'est celle des beaux arts. Les cours dans cette école sont entièrement gratuits et ont une durée de trois années, tous les ans, il y a un concours entre tous les élèves qui achèvent leur troisième année, et ceux qui, dans chaque section, l'architecture, la sculpture et la peinture, présentent le meilleur ouvrage sont ce qu'on appelle lauréats ou grand prix de Rome et jouissent du privilège d'aller passer trois années à Rome où à Athènes pour y étudier encore les œuvres des grands maîtres et les monuments célèbres de l'antiquité ; chacun des lauréats reçoit du gouvernement à cet effet, une subvention de 5000 frs. par année.

Il y a encore Messieurs, l'école des arts et manufactures, si jamais vous aviez occasion d'aller visiter cette école, vous verriez là ce que l'on est obligé d'apprendre en mécanique et dessin mécanique pour pouvoir aspirer à une simple place de conducteur de locomotive ou à une place de contre maître dans une usine quelconque ; nul ne saurait en France, aujourd'hui, occuper le plus petit emploi sans la connaissance du dessin.

J'espère, Messieurs, avoir été assez heureux pour vous avoir fait comprendre toute l'importance qui s'attache à cet enseignement, par les nombreux exemples que je vous ai cités et les encouragements qui sont donnés par l'état lui-même pour augmenter encore, si faire se peut, la somme de cet enseignement si éminemment utile.

Maintenant, Messieurs, jetant un coup d'œil rapide sur ce continent et principalement sur la Province de Québec à laquelle vous appartenez, que voyons-nous ?

Nous voyons les écoles de dessin populaires en grande vogue aux Etats-Unis où elles sont puissamment encouragées et commencent à produire les meilleurs résultats et c'est cet exemple puisé chez vos voisins, sans doute, qui a été la cause principale de l'introduction du même enseignement dans la province de Québec ; vos gouvernants ont compris qu'ils ne devaient pas rester en arrière et ils vous ont gratifiés des écoles que vous possédez, qui sans avoir à leur disposition les immenses ressources dont disposent celles des vieux pays, n'en possèdent pas moins le nécessaire pour rendre à vous-même et à votre pays d'importants services.

A Montréal le succès est déjà complet, la population intelligente de cette grande ville a compris que le dessin était une science indispensable, un grand nombre d'élèves fréquente aujourd'hui les cours de son école, ce qui aura inévitablement pour consé-

quence, j'en suis assuré, de rendre indispensable la connaissance du dessin pour trouver du travail dans la plupart des fabriques de cette ville, et ceci Messieurs ne sera que juste, car l'ouvrier instruit et capable, devra toujours avoir la préférence sur celui qui ne l'est pas.

Ce qui existe à Montréal, existe ici pareillement, vous possédez dans votre ville de St. Hyacinthe, une école de dessin dont la direction m'est confiée depuis déjà trois années, toutes les sortes de dessin qui peuvent vous être utiles y sont enseignées, et il ne tient qu'à vous de venir vous y faire instruire. Si vous désirez avoir quelques renseignements sur la manière dont le dessin y est montré, je puis vous satisfaire et vous dire que le dessin y est divisé en trois classes ; 1o. ceux qui s'appliquent spécialement à l'architecture, 2o. ceux qui travaillent le dessin mécanique et 3o. ceux qui font ce que l'on appelle le dessin à main levée ou de figure et de paysage.

Aux premiers qui sont ordinairement des personnes qui travaillent le bois nécessaire pour les constructions, j'apprends d'abord à copier un plan d'une manière nette et ce n'est que quand ce résultat est obtenu chez l'élève, que je lui apprends de quelle manière le plan de la bâtisse qu'il a devant lui doit être divisé pour en faire une maison commode, je lui indique de quelle épaisseur doivent être les murs et les calombages, de quelle manière les escaliers doivent être placés, puis je lui fais faire la section ou coupe verticale qui détermine les hauteurs et les profils, la place des escaliers et les différents ajustages de la charpente, ce qui donne de la sorte un aperçu général sur la manière de construire : à ceux qui font le dessin mécanique, j'explique le fonctionnement et les différents détails de la machine dont ils sont à faire le dessin et lorsque la copie du modèle est faite d'une manière nette, ce qui indique que l'on sait se servir du compas et du tire-ligne, je leur

apprends alors à représenter cette machine suivant son développement sur un plan horizontal et vertical ou sectionnal. Et lorsque l'élève comprend bien ces données, il est alors apte à faire les plans d'une machine quelconque que l'on présente à sa vue, suivant une échelle déterminée.

Voilà, en peu de mots, Messieurs, comment je comprends l'enseignement du dessin et comment il peut être utile aux ouvriers. Ce n'est point de copier avec plus ou moins de perfection pendant deux ou trois ans des dessins que l'on ne comprend pas, que l'on acquiert la science utile du dessin, non, l'art et la science véritable réside selon moi dans l'architecture et la mécanique pratique, c'est là où en est toute l'utilité et c'est vers l'enseignement de cette connaissance que tendent tous mes efforts.

J'espère que vous-mêmes Messieurs, comprendrez toute l'importance qui s'y attache tant au point de vue individuel que collectif et que vous aurez à cœur de profiter des avantages qui vous sont offerts d'une manière si libérale, pour vous perfectionner dans votre art et par cela même améliorer votre condition sociale.

Je ne puis, Messieurs, avant de terminer cette lecture m'empêcher de vous signaler un fait qui frappe ma vue et auquel j'ai à rendre hommage, je crois, en cette circonstance ; je veux parler des deux magnifiques portraits qui ornent maintenant les murs de cette salle et qui font réellement honneur aux mérites et aux talents d'un des enfants de cette ville, le jeune Mr Morin ; qu'il me permette de lui dire, avec la petite expérience que je puis avoir acquise, pour juger du mérite que peut posséder un dessinateur, qu'il a exécuté, là, deux portraits qui j'en suis certain, seraient dignes de figurer dans les meilleures galeries de tableaux de France, car la sûreté du coup de crayon s'y unit à la pureté, et le génie de l'intelligence envoie son rayon vivant au sujet qu'il a voulu représenter.

Mais, Messieurs, si je décerne de justes tributs d'éloges au jeune artiste, permettez-moi, aussi, de ne pas oublier ceux qui ont su se rendre dignes d'un tel honneur ; à M. Bachand d'abord, de regrettée mémoire, et M. Mercier, votre digne président, qui comme fondateur de cette bibliothèque méritera d'être inscrit comme l'un des bienfaiteurs de la ville de St. Hyacinthe.



BIBLIOTHÈQUE
SAINT-HYACINTHE